

Ah! Le joli mois de mai à Paris

(Comité d'action du théâtre de l'Épée de Bois / Jean-Frédéric Brossard alias Kirjuhel)

J'ai vu des hommes matraqués
J'ai vu des femmes bousculées
J'ai vu des grenades claquées
J'ai entendu la foule hurler

Ah, le joli mois de Mai à Paris!
Ah, le joli mois de Mai à Paris!

J'ai vu des rêves s'éveiller
J'ai vu la révolte gronder
J'ai vu les bottes piétiner
Les drapeaux de la liberté

Ah, le joli mois de Mai à Paris!
Ah, le joli mois de Mai à Paris!

J'ai vu le printemps nouveau-né
Se répandre dans les quartiers
J'ai vu partout le vent tourner
J'ai senti l'espoir se lever

Ah, le joli mois de Mai à Paris!
Ah, le joli mois de Mai à Paris!

J'ai vu que la vie allait changer
J'ai vu la vérité bafouée
La honte est là pour refluer
La sénilité s'en est allée

Ah, le joli mois de Mai à Paris!
Ah, le joli mois de Mai à Paris!

Bientôt le jour va se lever
Sur les champs de l'atelier
La révolte ressuscitée
Enterre le vieux monde décédé

Ah, le joli mois de Mai à Paris!
Ah, le joli mois de Mai à Paris!

Nous bâtissons une société
Ou chacun sache être entier
Responsable de sa destinée
Et du sort de l'humanité

Ah, le joli mois de Mai à Paris!
Ah, le joli mois de Mai à Paris!

Bella Ciao

Bella ciao est un chant de révolte italien révolutionnaire qui célèbre l'engagement dans le combat mené par les partisans, résistants pendant la Seconde Guerre mondiale opposés aux troupes allemandes alliées de la République sociale italienne fasciste, dans le cadre de la guerre civile italienne.

Les paroles ont été écrites fin 1944 sur la musique d'une chanson populaire que chantaient au début du XX^e siècle les mondine, ces saisonnières qui désherbaient les rizières de la plaine du Pô et repiquaient le riz, pour dénoncer leurs conditions de travail. Ce chant est devenu un hymne à la résistance dans le monde entier.

Alla mattina appenaalzata
O bella ciao bella ciao bella ciao, ciao, ciao
Alla mattina appenaalzata
In risaia mi tocca andar

E fra gli insetti e le zanzare
O bella ciao bella ciao bella ciao ciao ciao
E fra gli insetti e le zanzare
Un dur lavoro mi tocca far

Il capo in piedi col suo bastone
O bella ciao bella ciao bella ciao ciao ciao
Il capo in piedi col suo bastone
E noi curve a lavorar

O mamma mia o che tormento
O bella ciao bella ciao bella ciao ciao ciao
O mamma mia o che tormento
Io t'invoco ogni doman

Ed ogni ora che qui passiamo
O bella ciao bella ciao bella ciao ciao ciao
Ed ogni ora che qui passiamo
Noi perdiam la gioventù

Ma verrà un giorno che tutte quante
O bella ciao bella ciao bella ciao ciao ciao
Ma verrà un giorno che tutte quante
Lavoreremo in libertà.

El canto del pilon

Les chants de pilon (broyage du maïs) font partie d'une famille de chants traditionnels vénézuélien de travail (cantos de faena), comme les chants d'élevage du bétail (cantos de arreo), les chants de la traite des vaches (cantos de ordeno), chant agricole (cantos de labranza) ainsi que des berceuses (cantos de arruyo), qui puisent leurs racines dans les traditions indigènes (pour invoquer les dieux ou apaiser les esprits), les chants d'esclaves ou domestiques africains (pour libérer les peines ou tranquilliser les enfants pendant leur sommeil) ainsi que les apports de la musique espagnole.

dale duro a ese pilón io, io...
que se acabe de romper io, io...
que en el monte hay mucho palo
y papa lo sabe hacer, io, io...

ya me duele la cabeza io, io...
de tanto darle al piloó io, io...
para engordar un cochino
y comprarme un camison io, io, io...

allá arriba en aquel cerro io, io...
'tá un matrimonio civil io, io...
se casa la bamba 'e burro
con el pescuezo 'e violín io, io...

y la zoqueta se cree io, io...
que todo se lo merece io, io...
y vive en un pe'azo 'e rancho
que el viento se lo estremece io, io...

yo no quiero hombre casa'o io, io...
porque 'jjiede' a mata dura io, io...
yo lo quiero solterito
que huele a piña madura io, io, io...

dale duro a ese pilón io, io...
que se acabe de romper io, io...
que en el monte hay mucho palo
y papa lo sabe hacer io, io...

ya me duele la cabeza io, io...
de tanto darle al piloó io, io...
para engordar un cochino
y comprarme un camison io, io, io...

El Cuatro Mulleros

Los cuatro muleros est une chanson populaire espagnole. Elle a été compilée par Federico García Lorca dans sa Collection de Chansons Populaires espagnoles,[1] et interprétée par des artistes tels que La Argentinita ou la soprano Teresa Berganza

De los cuatro muleros,
que van al campo,
el de la mula torda,
moreno y alto.

De los cuatro muleros,
que van al agua,
el de la mula torda,
me roba el alma.

De los cuatro muleros,
que van al río,
el de la mula torda,
es mi marío.

A qué buscas la lumbre
la calle arriba
si de tu cara sale
la brasa viva.

El pueblo unido jamás será vencido

El pueblo unido jamás será vencido (« Le peuple uni ne sera jamais vaincu ») est une chanson chilienne écrite par le groupe Quilapayún et composée par le musicien Sergio Ortega en 1973.

El pueblo unido jamás será vencido,
¡el pueblo unido jamás será vencido!
De pie, cantar, que vamos a triunfar.
Avanzan ya banderas de unidad,
y tú vendrás marchando junto a mí
y así verás tu canto y tu bandera florecer.

La luz de un rojo amanecer
anuncia ya la vida que vendrá.

De pie, luchar,
el pueblo va a triunfar.
Será mejor la vida que vendrá
a conquistar nuestra felicidad,
y en un clamor mil voces de combate
se alzarán, dirán,
canción de libertad,
con decisión la patria vencerá.

Y ahora el pueblo que se alza en la lucha
con voz de gigante gritando: ¡Adelante!

El pueblo unido jamás será vencido,
¡el pueblo unido jamás será vencido!

La patria está forjando la unidad.

De norte a sur se movilizará,
desde el Salar ardiente y mineral
al Bosque Austral,
unidos en la lucha y el trabajo irán
la patria cubrirán.

Su paso ya anuncia el porvenir.
De pie, cantar, el pueblo va a triunfar
millones ya imponen la verdad.

De acero son ardiente batallón.
Sus manos van llevando la justicia
y la razón, mujer,
con fuego y con valor,
ya estás aquí junto al trabajador.

Y ahora el pueblo que se alza en la lucha
con voz de gigante gritando: ¡Adelante!

El pueblo unido jamás será vencido,
¡El pueblo unido jamás será vencido!

Le peuple uni ne sera jamais vaincu,
Le peuple uni ne sera jamais vaincu !
Debout, chantons, que nous allons triompher.
Ils avancent déjà, les drapeaux d'unité,
Et tu viendras, marchant à mes côtés,
Et ainsi tu verras fleurir ton chant et ton drapeau.

La lumière rouge d'un lever de soleil,
Annonce déjà la vie qui viendra.

Debout, combattons,
Le peuple triomphera.
La vie qui viendra sera meilleure
Conquérir notre bonheur,
Et en une clameur, mille voix de combat
Se soulèveront, ils diront,
Chanson de liberté,
Décidée, la patrie vaincra.

Et maintenant, le peuple qui se soulève dans la lutte
Avec des voix de géants criants : En avant !

Le peuple uni ne sera jamais vaincu,
Le peuple uni ne sera jamais vaincu !

La patrie forge l'unité.

De nord au sud, elle se mobilisera,
Du Salar ardent et minéral
A la forêt australe,
Unis dans la lutte et dans le travail, ils iront
Ils protégeront la patrie.

Son pas annonce déjà l'avenir.
Debout, luttons, que nous allons triompher
Des millions déjà imposent la vérité.

Ils sont d'acier, ardent bataillon.
Leurs bras vont porter la justice
Et la raison, femme,
Avec feu et valeur,
Déjà tu es ici, avec le travailleur.

Et maintenant, le peuple qui se soulève dans la lutte
Avec des voix de géants criants : En avant !

Le peuple uni ne sera jamais vaincu,
Le peuple uni ne sera jamais vaincu !

Els segadors

Els Segadors (« les moissonneurs » en français) est l'hymne national officiel de la Catalogne depuis 1993. Il est inspiré par une ancienne chanson populaire. Les paroles actuelles ont été écrites en 1899 par Emili Guanyavents et la mélodie a été adaptée par Francesc Alió en 1892.

« Catalunya triomfant,
tornarà a ser rica i plena.
Endarrera aquesta gent
tan ufana i tan superba.

Bon cop de falç!
Bon cop de falç, defensors de la terra!
Bon cop de falç!

Ara és hora, segadors.
Ara és hora d'estar alerta.
Per quan vingui un altre juny,
esmolem ben bé les eines.

Bon cop de falç!
Bon cop de falç, defensors de la terra!
Bon cop de falç!

Que tremoli l'enemic,
en veient la nostra ensenya.
Com fem caure espigues d'or,
quan convé seguem cadenes.

Bon cop de falç!
Bon cop de falç, defensors de la terra!
Bon cop de falç! »

L'Estaca

L'Estaca (trad. litt. : « le pieu ») est une chanson catalane composée par le chanteur Lluís Llach en 1968. Composée durant la dictature du général Franco en Espagne, c'est un cri à l'unité d'action pour se libérer de l'oppression, pour atteindre la liberté.

L'avi Siset em parlava
De bon matí al portal,
Mentre el sol esperàvem
I els carros vèiem passar.
Siset, que no veus l'estaca
On estem tots lligats ?
Si no podem desfer-nos-en
Mai no podrem caminar !

(refrain)

Si estirem tots, ella caurà
I molt de temps no pot durar :
Segur que tomba, tomba, tomba !
Ben corcada deu ser ja.
Si tu l'estires fort per aquí
I jo l'estiro fort per allà,
Segur que tomba, tomba, tomba
I ens podrem alliberar.

Però, Siset, fa molt temps ja :
Les mans se'm van escorxant,
I quan la força se me'n va
Ella és més ampla i més gran.
Ben cert sé que està podrida
Però és que, Siset, pesa tant
Que a cops la força m'oblida.
Torna'm a dir el teu cant É

L'avi Siset ja no diu res,
Mal vent que se l'emportà,
Ell qui sap cap a quin indret
I jo a sota el portal.
I mentre passen els nous vailets
Estiro el coll per cantar
El darrer cant d'en Siset,
El darrer que em va ensenyar

Grand-père Siset en parlait ainsi
De bon matin sous le porche
Tandis qu'attendant le soleil
On regardait passer les chariots
Siset, ne vois tu pas le pieu
Où nous sommes tous ligotés ?
Si nous ne pouvons nous en défaire
Jamais nous ne pourrons avancer!

Si nous tirons tous, il tombera
Cela ne peut durer longtemps
C'est sûr qu'il tombera, tombera, tombera
Bien vermoulu, il doit être déjà
Si tu le tires fort par ici
Et que je le tire fort par là
C'est sûr il tombera, tombera, tombera
Et nous pourrons nous libérer

Mais Siset ça fait longtemps déjà
Mes mains à vifs sont écorchées!
Et alors que mes forces me quittent
Il est plus large et plus haut.
Bien sur, je sais qu'il est pourri
Mais aussi Siset, il est si lourd
Que parfois les forces me manquent
Rechante moi ta chanson.

Si nous tirons tous, il tombera
Cela ne peut durer longtemps
C'est sûr qu'il tombera, tombera, tombera
Bien vermoulu, il doit être déjà.
Si tu le tires fort par ici
Et que je le tire fort par là
C'est sûr il tombera, tombera, tombera
Et nous pourrons nous libérer.

Grand-père Siset ne dis plus rien
Un mauvais vent l'a emporté
Lui seul sait vers quel lieu
Et moi je reste sous le porche.
Et quand passent d'autres valets
Je lève la tête pour chanter
Le dernier chant de Siset
Le dernier qu'il m'a appris

Si nous tirons tous, il tombera
Cela ne peut durer longtemps
C'est sûr qu'il tombera, tombera, tombera
Bien vermoulu, il doit être déjà
Si tu le tires fort par ici
Et que je le tire fort par là
C'est sûr il tombera, tombera, tombera
Et nous pourrons nous libérer

Le Chant des Marais

Paroles : Johann Esser

Musique : Rudolf ("Rudi") Goguel

La version française du *Börgermoorlied*, intitulée *Chant des marais*, a vu le jour dans un camp, probablement un camp d'internement français ou le camp des femmes de Ravensbrück. Il existe plusieurs traductions de ce chant, qui sont très semblables les unes aux autres. En voici une :

I

Loin vers l'infini s'étendent
De grands prés marécageux
Et là-bas nul oiseau ne chante
Sur les arbres secs et creux

Refrain

Ô terre de détresse
Où nous devons sans cesse
Piocher, piocher.

II

Dans ce camp morne et sauvage
Entouré de murs de fer
Il nous semble vivre en cage
Au milieu d'un grand désert.

III

Bruit des pas et bruit des armes
Sentinelles jours et nuits
Et du sang, et des cris, des larmes
La mort pour celui qui fuit.

IV

Mais un jour dans notre vie
Le printemps refleurira.
Liberté, liberté chérie
Je dirai : « Tu es à moi. »

Dernier refrain

Ô terre enfin libre
Où nous pourrons revivre,
Aimer, aimer.

Le Chant des Marais / L'Hymne du MLF

L'Hymne du MLF, parfois appelé Hymne des femmes, Femmes debout ou encore Debout les femmes, est une chanson créée collectivement en mars 1971 par des militantes féministes à Paris. Elle est devenue un emblème du Mouvement de libération des femmes (MLF) et plus généralement des luttes féministes francophones. Les paroles sont interprétées sur l'air du Chant des marais, chant allemand des détenus politiques du camp de concentration de Börgermoor¹.

Son refrain « Levons-nous femmes esclaves / Et brisons nos entraves / Debout, debout, debout ! » est parfois repris comme slogan au cours de manifestations.

Nous qui sommes sans passé, les femmes
Nous qui n'avons pas d'histoire
Depuis la nuit des temps, les femmes
Nous sommes le continent noir
Debout femmes esclaves
Et brisons nos entraves
Debout, debout, debout
Asservies, humiliées, les femmes
Achetées, vendues, violées
Dans toutes les maisons, les femmes
Hors du monde reléguées
Debout femmes esclaves
Et brisons nos entraves
Debout, debout
Seules dans notre malheur, les femmes
L'une de l'autre ignorée
Ils nous ont divisées, les femmes
Et de nos sœurs séparées
Debout femmes esclaves
Et brisons nos entraves
Debout, debout

Reconnaissons-nous les femmes
Parlons-nous, regardons-nous
Ensemble, on nous opprime, les femmes
Ensemble, révoltons-nous
Debout femmes esclaves
Et brisons nos entraves
Debout, stand up
Le temps de la colère, les femmes
Notre temps est arrivé
Connaissions notre force, les femmes
Découvrons-nous des milliers
Debout femmes esclaves
Et brisons nos entraves
Debout, debout
Debout femmes esclaves
Et brisons nos entraves
Debout, debout,
Debout, debout,
Debout, debout.

Le Chant des Partisans

Paroles : Joseph Kessel et de Maurice Druon

Musique : Anna Marly

Le Chant des partisans ou Chant de la libération est l'hymne de la Résistance française durant l'occupation par l'Allemagne nazie, pendant la Seconde Guerre mondiale. Créées en 1943, les paroles sont de Joseph Kessel et de Maurice Druon, et la musique est composée par Anna Marly.

Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines?
Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne?
Ohé partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme!
Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et des larmes.

Montez de la mine, descendez des collines, camarades,
Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades;
Ohé franc tueurs, à la balle et au couteau tuez vite!
Ohé saboteur, attention à ton fardeau, dynamite!

C'est nous qui brisons les barreaux des prisons, pour nos frères,
La haine à nos trousses, et la faim qui nous pousse, la misère.
Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves,
Ici, nous vois-tu, nous on marche et nous on tue, nous on crève.

Ici chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait, quand il passe;
Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place.
Demain du sang noir séchera au grand soleil sur les routes,
Sifflez, compagnons, dans la nuit la liberté nous écoute.

Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne?
Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines

Les Oiseaux de passage

Paroliers : Georges Charles Brassens / Jean Richepin

Ô vie heureuse des bourgeoise
Qu'Avril bourgeoise ou que Décembre gèle
Ils sont fiers et contents
Ce pigeon est aimé, trois jours par sa pigeonne
Ça lui suffit, il sait que l'amour n'a qu'un temps
Ce dindon a toujours béni sa destinée
Et quand vient le moment de mourir il faut voir
Cette jeune oie en pleurs, c'est là que je suis née
Je meurs près de ma mère et j'ai fait mon devoir

Elle a fait son devoir, c'est à dire que oncques
Elle n'eut de souhait, impossible elle n'eut
Aucun rêve de lune, aucun désir de jonque
L'emportant sans rameurs sur un fleuve inconnu
Et tous sont ainsi faits, vivre la même vie
Toujours pour ces gens là, cela n'est point hideux
Ce canard n'a qu'un bec et n'eut jamais envie
Ou de n'en plus avoir ou bien d'en avoir deux
Ils n'ont aucun besoin de baiser sur les lèvres
Et loin des songes vains, loin des soucis cuisants
Possèdent pour tout cœur, un viscère sans fièvre
Un coucou régulier et garanti dix ans

Ô les gens bien heureux tout à coup dans l'espace
Si haut qu'ils semblent aller lentement en grand vol
En forme de triangle arrivent planent, et passent
Où vont ils, qui sont-ils, comme ils sont loin du sol
Regardez-les passer, eux ce sont les sauvages
Ils vont où leur désir le veut par dessus monts
Et bois, et mers, et vents, et loin des esclavages
L'air qu'ils boivent ferait éclater vos poumons
Regardez-les avant d'atteindre sa chimère
Plus d'un l'aile rompue et du sang plein les yeux
Mourra, ces pauvres gens ont aussi femme et mère
Et savent les aimer aussi bien que vous, mieux

Pour choyer cette femme et nourrir cette mère
Ils pouvaient devenir volailles comme vous

Mais ils sont avant tout des fils de la chimère
Des assoiffés d'azur, des poètes, des fous

Regardez-les, vieux coqs, jeune oie édifiante
Rien de vous ne pourra monter aussi haut qu'eux

Et le peu qui viendra d'eux à vous, c'est leur fiente
Les bourgeois sont troublés de voir passer les gueux

Regardez-les, vieux coqs, jeune oie édifiante
Rien de vous ne pourra monter aussi haut qu'eux

Et le peu qui viendra d'eux à vous, c'est leur fiente
Les bourgeois sont troublés de voir passer les gueux

The song of united front / Einheitsfrontlied

Einheitsfrontlied (littéralement « Chanson du front uni » en allemand) est l'une des plus célèbres chansons du mouvement ouvrier allemand. Les paroles ont été écrites par Bertolt Brecht et la musique composée par Hanns Eisler. La version la plus connue a été interprétée par Ernst Busch^{1,2,3}.

Adaptation anglaise

And just because he's a human,
a man would like a little bite to eat;
he wants no bull and a lot of talk
that gives no bread or meat.

Refrain:

So left, two, three!
To the work that we must do.
March on in the workers' United Front,
for you are a worker too!

And just because he's a human,
he doesn't like a pistol to his head.
He wants no servants under him,
and no boss over his head.

Refrain

And just because he's a worker,
no class can free him but his own.
The emancipation of the working class
is the task of the worker alone.

Refrain⁵

Allemand (original)

Und weil der Mensch ein Mensch ist,
drum braucht er was zum Essen, bitte sehr!
Es macht ihn ein Geschwätz nicht satt,
das schafft kein Essen her.

Refrain:

Drum links, zwei, drei!
Wo dein Platz, Genosse, ist!
Reih dich ein in die Arbeitereinheitsfront,
weil du auch ein Arbeiter bist.

Und weil der Mensch ein Mensch ist,
drum braucht er auch noch Kleider und
Schuh!
Es macht ihn ein Geschwätz nicht warm
und auch kein Trommeln dazu.

Refrain

Und weil der Mensch ein Mensch ist,
drum hat er Stiefel im Gesicht nicht gern!
Er will unter sich keinen Sklaven seh'n
und über sich keinen Herr'n.

Refrain

Und weil der Prolet ein Prolet ist,
drum wird ihn kein anderer befrei'n.
Es kann die Befreiung der Arbeiter nur
das Werk der Arbeiter sein.